

monies. L'Orient, où Dioclétien vécut une grande partie de sa vie et dont il semble avoir aimé les mœurs fastueuses et serviles, lui fournissait amplement des modèles : à l'imitation des princes orientaux, il ceignit sa tête du bandeau constellé de perles, il chaussa les brodequins de pourpre ornés de pierreries ; dans ses somptueuses résidences, il voulut le chatoiement des uniformes, les splendeurs d'une cour, un déploiement de luxe qui déjà font pressentir les éblouissantes magnificences où devait plus tard se complaire le palais de Byzance. Mélange curieux de vanité et de politique, qui dans ces dehors pompeux cherchait une illusion de puissance et croyait dans cette servilité trouver un gage d'obéissance et un instrument de règne.

Tout cela se lit dans le palais de Spalato, et aussi, sous la splendeur des apparences, sous l'ostentation de force, de richesse et de gloire, la faiblesse intime, la crainte secrète qui minent sourdement l'édifice de l'empire. Le vieil empereur peut bien, invisible aux yeux du monde, s'isoler dans le faste éclatant de sa demeure et la pompeuse étiquette de sa cour ; sur toutes les frontières la barbarie menace ; au dedans l'ère des révolutions est prête à se rouvrir, et le souverain le plus puissant, s'il veut quelques heures de sécurité, doit mettre autour de sa personne tout un appareil de murailles, de créneaux et de tours. C'est par là, par l'étrange contraste qu'offre cette résidence impériale, tout ensemble forteresse et palais, qu'elle devient un monument singulièrement instructif, et symbolique en quelque manière. Non qu'il y faille voir, comme on l'a dit d'une observation à mon gré un peu courte, « l'image même de l'empire, dressant ses bastions du côté du continent, mais ouvrant sur les mers inté-